

dire par son domestique que Fanny n'était pas à la maison, et qu'elle venait d'aller à la promenade avec les enfants. On ne put leur indiquer de quel côté elle était allée, en sorte qu'ils n'avaient aucun espoir de la rencontrer. Ils sortirent de Monmouth et suivirent un sentier ombreux qui les conduisit dans la campagne. Il était tard, lorsqu'ils songèrent au retour ; après avoir été renfermés à la maison durant plusieurs semaines, l'air frais et pur, la verdure des champs, le doux parfum des fleurs dans les haies, étaient pour eux de délicieuses nouveautés.

—Ceux qui voient ce spectacle tous les jours, disait James, y font à peine attention ; je me souviens qu'à la ferme j'étais ainsi. C'est pourquoi mon père disait souvent que chaque chose en ce monde a son prix, suivant les gens. Nous qui travaillons avec assiduité tant que la journée dure, nous prenons cent fois plus de plaisir à une promenade comme celle-ci, que les gens qui battent le pavé du matin au soir.

Les réflexions philosophiques de notre ami James furent interrompues par les cris joyeux de jeunes enfants cherchant à franchir une barrière qui donnait sur le chemin où se promenaient les deux frères. Ces enfants avaient les mains pleines de bouquets de chèvrefeuille, de roses sauvages et de bluets. Ils donnèrent leurs fleurs à une jeune personne qui les accompagnait, en la priant de vouloir bien les tenir, pendant qu'ils franchiraient la barrière. James et Frank coururent offrir leur aide aux enfants, et alors ils reconnurent, dans la jeune personne qui tenait les fleurs, leur sœur Fanny.

—Notre sœur Fanny ! s'écria Frank. Par quel heureux hasard est-elle ici ? Il me semble qu'il y a un an que je ne t'ai vue. Nous avons été tous deux chez Mme Hungerford pour te voir, et nous avons été obligés de faire la moitié de notre promenade sans toi ; mais, maintenant, nous ferons route ensemble. J'ai mille choses à te dire : voyons, quel est notre chemin ? Suivons le plus long, je t'en prie. Prends mon bras. Quelle délicieuse soirée !... Mais, qu'as-tu donc ?

—C'est en effet une belle soirée, répondit Fanny avec un peu d'hésitation, et je désire que celle de demain soit aussi belle. Je demanderai à ma maîtresse la permission d'aller à la promenade avec vous demain soir ; mais, pour aujourd'hui, nous ne pouvons rester ensemble, parce que j'ai les enfants à surveiller, et j'ai promis à Mme Hungerford de ne me promener avec personne, quand j'aurais les enfants.

—Mais avec ton frère ! dit Frank, un peu contrarié de ce refus.

—J'ai promis de ne me promener avec personne ; et mon frère assurément c'est quelqu'un.... Ainsi, bonsoir, mon frère, bonsoir, répondit Fanny, essayant de cacher sa contrariété sous un air riant.

—Mais quel mal, voyons, puis-je faire aux enfants en me promenant avec toi ? s'écria Frank qui cherchait à la retenir par sa robe.

—Je n'en sais rien ; mais tel est l'ordre de ma maîtresse ; et tu sais, mon cher Frank, que je dois lui obéir, tant que je serai chez elle.

—Elle a raison, Frank," dit James.

Frank lâcha aussitôt la robe de Fanny.

—Tu as raison, chère sœur, lui dit-il, tu as raison, comme dit James, et moi, j'ai tort : ainsi, bonsoir, bonsoir. Seulement, n'oublie pas de demander pour demain la permission de venir te promener avec nous : car j'ai reçu une lettre de notre père et du frère Georges, et je dois te la montrer. Mais attends cinq minutes, Fanny, et je vais te la lire tout de suite."

Fanny, malgré son désir d'entendre la lecture de la lettre de son père, ne voulut pas attendre, et elle s'enfuit avec les enfants qui lui étaient confiés, disant qu'elle voulait tenir scrupuleusement sa promesse. Frank courut après elle et lui remit la lettre.

—Tu es une bonne fille, ma chère Fanny, digne à tous égards du bien que notre père dit de toi dans sa lettre.

Prends-la, enfant ; ta maîtresse ne te défendra pas, je suppose, de recevoir une lettre de ton père. Je ne lui voudrai pas de bien, si elle ne consent pas à te laisser venir avec nous demain soir," ajouta-t-il tout bas.

Les enfants interrompirent Fanny à chaque instant pendant qu'elle lisait la lettre de son père.

—Cueillez donc pour moi cette rose sauvage, Fanny, disait l'un.

—Puez, je vous prie, ce beau chèvrefeuille, reprenait l'autre.

—Et faites-moi passer par le pré, en retournant à la maison, pour que je puisse voir les vers luisants, ajoutait le plus petit. Maman me l'a dit ; et, pendant que nous regarderons les vers luisants, vous pourrez vous asseoir sur une pierre ou sur un banc et lire cette lettre tout à votre aise."

Fanny, qui était toujours disposée à accorder aux enfants tout ce que leur mère n'avait pas défendu, y consentit volontiers. Lorsqu'ils furent dans le pré, le petit Gustave, le plus jeune des enfants, lui trouva une place très-commode où elle s'assit pour lire sa lettre, pendant que les enfants allaient à la chasse des vers luisants.

Fanny lut trois fois de suite la lettre de son père : ceux qui ont le bonheur d'aimer leur père autant qu'elle et d'avoir un père aussi digne d'être aimé, trouveront que cette lettre méritait d'être lue plus d'une fois.

—Mes chers enfants,

—C'est une étrange chose pour moi que de vivre sans vous ; mais, avec moi ou loin de moi, je suis sûr que vous vous conduisez bien, et c'est la plus douce consolation qu'un père puisse avoir dans sa vieillesse. Je suis tout joyeux d'apprendre que mon cher Frank a, par son propre mérite, trouvé une si bonne place chez cet excellent M. Barlow. Je suis sûr que maintenant il ne déteste plus les procureurs. D'ailleurs je suis convaincu qu'il ne pourrait pas détester quelqu'un plus d'une demi-heure, malgré tous ses efforts. Grâce à Dieu, aucun de mes enfants n'a été élevé dans des idées de vengeance ou d'envie ; ils ne se disputeront jamais pour des questions d'argent, comme cela se pratique dans beaucoup de familles. Mieux vaut un dîner frugal, assaisonné par l'amitié, qu'un repas somptueux où règne la discorde. Je n'ai pas besoin de prendre la peine d'écrire à chacun de vous en particulier ; mais les vieillards sont causeurs. Mon rhumatisme, cependant, m'empêche de bavarder avec vous autant que je le voudrais. Il me tourmente beaucoup plus qu'à l'ordinaire depuis le jour où j'ai eu si grand froid, ayant été obligé d'attendre M. Folingsby avec des habits trempés. Mais j'espère bientôt pouvoir remuer mon bras et être capable de prendre ma part des travaux de notre petite ferme et de seconder votre frère Georges. Pauvre garçon ! il a déjà tant travaillé et il travaille tant tous les jours, que je crains bien qu'il n'aille au delà de ses forces. Il est en ce moment dans le petit champ, vis-à-vis de ma fenêtre, occupé à arracher les mauvaises herbes, et cela lui donne beaucoup de mal. Il en a fait un énorme tas ; mais je souhaite de tout mon cœur qu'il ne travaille pas longtemps ainsi.

—Je désire, mon cher James, que tu ne sois pas trop confiné dans ta boutique, et toi, mon cher Frank, dans ton bureau ; voilà tout ce que je redoute pour vous. Dites à mes bonnes filles que je les aime et que je les bénis. On m'a dit que Mme Hungerford reçoit chez elle beaucoup de beau monde ; ma Fanny, j'en suis certain, aura toujours présents à l'esprit les préceptes et les exemples de sa mère. J'ai entendu dire que Mme Crumpe, la maîtresse de Patty, est d'une humeur difficile, ce qui doit être attribué à son âge et à ses infirmités ; mais ma Patty a un naturel si doux et si aimable, que je désire que ce soit au monde de la connaître sans l'aimer. Allons, me voilà fatigué d'écrire. Je suis obligé de tenir ma plume de la main gauche : car mon